

A LA MÉMOIRE DE FRANÇOIS II RÁKÓCZI

Le souvenir glorieux de Rákóczi, comme tous les grands sentiments qui ont pénétré la nation hongroise, a trouvé et trouvera toujours son expression dans notre Académie qui, cette année, célèbre avec les Hongrois du monde entier, le deuxième centenaire de la mort d'un des plus grands héros du passé national, François II Rákóczi, prince de Hongrie et de Transylvanie.

Si Rákóczi est si grand, si héroïque aux yeux de ses compatriotes, c'est qu'il incarne toutes les vertus nationales qui constituent notre plus cher trésor et qui, suivant qu'elles furent exaltées ou abaissées, ont tant de fois couvert de gloire ou d'opprobre les diverses époques de notre vie nationale. L'amour désintéressé de la patrie, le sacrifice spontané pour atteindre des buts sublimes, l'ambition politique bornée aux frontières mêmes du pays, un sens aigu du devoir et de la responsabilité, accompagné d'un profond sentiment religieux, l'amour de la liberté qui pousse Rákóczi, malgré son origine princière, à combattre en faveur de toutes les classes sociales de la Hongrie, une bravoure personnelle confinant à l'héroïsme le plus exemplaire : voilà ce qui éveille l'admiration fervente et fanatique de la nation.

Déjà par sa descendance et par son nom, il était destiné à défendre, contre l'oppression autrichienne, l'antique constitution de la nation et les privilèges que les traités assuraient aux protestants hongrois. Ses ancêtres n'étaient-ils pas morts pour défendre la cause nationale ? Son père n'avait-il pas échappé à la peine capitale au prix d'une dure rançon et d'une totale soumission ?

Les Rákóczi, depuis l'époque de Georges II Rákóczi, grand-père de notre prince, ont toujours protégé la cause du protestantisme hongrois, même après que la femme de Georges, Sophie Báthory (convertie au protestantisme pour devenir princesse de Transylvanie) fut, après la mort de

son mari, revenue à la religion catholique. Son fils, François I^{er} Rákóczi, âgé de 17 ans, embrassa cette religion, malgré tout ce que cette conversion, qui l'obligeait à renoncer au trône de Transylvanie, représentait pour lui de sacrifices matériels. Rempli de sympathies pour les aspirations libérales des Hongrois, François I^{er}, épouse, en 1666, la fille de Pierre Zrinyi, ban de Croatie, qui fut plus tard décapité à Wiener-Neustadt. Peu de temps après la naissance de François II, dont le père mourut prématurément à l'âge de 31 ans, et après la mort de Sophie Báthory, en 1680, Hélène Zrinyi épouse en secondes noces Emeric Thököly, proclamé roi de Hongrie par les Turcs.

C'est ainsi que, de nouveau, le petit François retrouve une atmosphère protestante ; bien que son père l'emmène avec lui dans le camp des « mécontents », dits « Kuruc », l'enfant n'éprouve aucun sentiment de dévouement pour le roi des kuruc. Après sa défaite, en 1685, Thököly s'enfuit et tombe bientôt entre les mains des Turcs qui le jettent en prison. Hélène Zrinyi, grande âme héroïque, continue à assurer la défense du château de Munkács, dernier refuge de la liberté hongroise, mais trois ans plus tard elle se voit, elle aussi, contrainte de capituler devant les Impériaux.

La perte de Munkács marque l'époque d'un grand revirement dans l'éducation du jeune François : la Cour ne tarde pas à le séparer, ainsi que sa sœur aînée Juliette, de sa mère qui retourne auprès de son mari, à Nicodémie, où elle meurt l'année même du début de la guerre d'indépendance. François est confié au cardinal Kollonics qui le fait élever en Bohême, au couvent des Jésuites, à Neuhaus, de sorte que, cinq ans plus tard, lorsqu'il reprend contact avec ses fidèles Hongrois, Rákóczi semble complètement germanisé. Par tous les moyens possibles, la Cour essaie de détourner son attention des affaires de Hongrie ; sa sœur Juliette épouse le comte d'Aspremont, général de l'armée impériale, et lui-même, après quelques années de vie légère et un voyage en Italie en compagnie de son beau-frère, devenu majeur dès l'âge de 18 ans par la faveur de Léopold I^{er}, épouse la princesse Amélie-Charlotte de Hesse-Rheinfels, âgée seulement de 15 ans, et qui prétendait descendre de sainte Élisabeth de Hongrie. Tout cela aurait pu retenir le jeune seigneur dans l'atmosphère des cours

étrangères ; il voulait cependant montrer ses domaines de Hongrie à sa jeune femme, et celle-ci, charmée de rencontrer tant de luxe et de richesse, prit bientôt goût à ce séjour qu'égayaient les fêtes du carnaval et les divertissements de la chasse. Pendant ce temps, Rákóczi, comte héréditaire du Comitat de Sáros, s'intéressait vivement aux affaires du pays, et ses interventions ne s'inspiraient pas exclusivement des intérêts de la Cour impériale !

Le soulèvement paysan de 1697 le mit dans une situation pénible. Les serfs révoltés contre la domination allemande, et les soldats étrangers, provenaient pour la plupart de ses propres domaines. Il ne put réussir à les calmer, et il lui sembla préférable de lutter contre eux. La meilleure solution fut pour lui de se retirer à Vienne pour justifier de son attitude au sujet de ce mouvement. Plus tard, il lui arriva d'évoquer avec confusion le souvenir de cette époque où il avait été sur le point de sacrifier ses domaines de Hongrie pour d'autres en Autriche.

En 1699, il fit la connaissance du comte Nicolas Bercsényi, son aîné de dix ans, dont la sagesse, le tempérament et l'affectueuse confiance firent sur lui une impression profonde. C'est ainsi qu'il se rendit compte de la véritable situation dans laquelle se trouvait sa patrie, et de la nécessité de faire appel à une intervention étrangère. Malheureusement, la conspiration commença mal, par suite de la trahison bien connue du capitaine de Longueval.

Un psychologue averti, M. Jules Kornis, a bien raison de dire, dans une de ses études sur Rákóczi, que le prince supposait chez les autres autant d'honnêteté qu'il en avait lui-même, et que ce fut là le grand défaut de sa connaissance des hommes. Les papiers saisis chez Longueval amenèrent l'arrestation de Rákóczi (18 avril 1701). Emprisonné à Wiener-Neustadt, il ne tarda pas à s'enfuir en Pologne, où il rencontra Bercsényi, et, convaincu que le peuple le considérait comme un libérateur, il lança du château de Brezan son fameux manifesté latin *Recrudescunt vulnera...* destiné à justifier la guerre d'indépendance et à expliquer les raisons de son action, non seulement envers la nation, mais aussi envers toute l'Europe chrétienne.

Il faudrait m'étendre plus longuement sur les antécédents de la guerre d'indépendance pour faire comprendre

dans quelle mesure ils contribuèrent à former le caractère de Rákóczi et à fixer ses décisions, auxquelles il restera fidèle malgré toutes les péripéties de sa vie. Il est important surtout de préciser l'attitude du prince à l'égard de l'Église catholique et du protestantisme.

Le sentiment religieux, qui était enraciné si profondément dans l'âme du prince, n'était pas le résultat de son éducation à Neuhaus. Ses années de jeunesse ne laissaient en rien entrevoir les aspirations ascétiques de l'ermite de Grosbois et de Rodosto. Sa religion se mûrissait de ses propres expériences : plus il éprouvait de déceptions de la part de ses contemporains, plus sa foi s'affermissait et se purifiait. Il adorait le Seigneur conformément aux préceptes de la foi catholique : aussi fut-il profondément blessé de la réserve qu'il rencontra au début de sa carrière dans les rangs du clergé catholique qui le suspectait à cause des traditions protestantes de sa famille. Tout en étant fidèle à l'Église, il était en même temps, dès cette époque, un champion de la liberté de conscience. Partant de ce principe, il chercha à calmer les controverses fréquentes qui avaient lieu dans son camp entre catholiques et protestants. Avant d'entreprendre la guerre d'indépendance, il ne manqua pas de solliciter la bénédiction du Pape. Malheureusement, la Cour romaine ne semblait pas comprendre les aspirations hongroises, et ce fut précisément la menace de l'excommunication qui donna le coup de grâce à l'entreprise des Hongrois soulevés contre l'Empereur.

En lisant les mémoires de Rákóczi, on se demande avec surprise et un peu de déception, comment ce mouvement qui, d'après les notes mêmes du prince, ne fut qu'une suite ininterrompue de batailles mal conduites et presque toujours perdues, a pu provoquer l'enthousiasme des Hongrois et laisser un souvenir si brillant dans l'âme d'une nation entière. L'armée même n'aurait été qu'un groupement de troupes mal équipées et sans discipline, ne songeant qu'au butin et toujours prêtes à se dissoudre ; ses chefs étaient ignorants, désobéissants, et querelleurs, et le général n'aurait été qu'un aveugle chargé de diriger d'autres aveugles.

Pour mieux approcher de la vérité, il faut savoir que le prince, rédigeant ses souvenirs pour la « Vérité éternelle »,

les enfermaient entre des limites que traçaient sa modestie et sa noblesse d'âme. Les commentaires de Thaly nous signalent tout ce que le prince passa sous silence : les luttes souvent glorieuses de la Transdanubie, les incursions en Autriche et les victoires remportées par Bottyán Vak et Ádám Balogh.

Mais en dépit de toutes les difficultés et les aspirations contradictoires qui entravaient la guerre d'indépendance nationale, en dépit de sa jeunesse (il n'avait que 26 ans) et de son insuffisante préparation militaire, il réussit, pendant huit ans, à empêcher les Impériaux de prendre possession de la Hongrie et de la Transylvanie. Un tel concours de circonstances extraordinaires pouvait à bon droit éveiller, dans le cœur du prince, la foi dans sa mission historique. Il se considérait comme un instrument de la volonté divine, destiné à éveiller dans l'âme de ses compatriotes, l'amour de leur pays. C'est pourquoi il accomplit cette mission avec tant de foi et un zèle si infatigable, qu'il finit par sacrifier pour elle, ses biens, sa famille, et même sa liberté personnelle.

Il y a dans l'histoire des mirages qui évoquent les splendeurs des âges lointains, en les faisant réapparaître sur l'horizon d'une époque et d'une génération postérieures. Telle fut la guerre d'indépendance de 1848, si semblable à celle qu'entreprit Rákóczi. Elle aussi eut pour conséquence de détacher la Hongrie de la Maison d'Autriche, et même la défaite et le destin de son chef exilé rappellent de près les événements de l'époque de Rákóczi. Si le compromis de 1867 fut plus avantageux que le traité de Szatmár, cela s'explique par le fait qu'il fut préparé par les souffrances de dix-huit longues années d'oppression absolutiste.

La postérité ne rendit qu'une justice très tardive à la cause de Rákóczi et de la guerre d'indépendance. Ce n'est que deux siècles environ après, qu'un grand homme d'État hongrois réussit à obtenir du vieil empereur François-Joseph l'annulation du jugement inique qui avait été porté par une loi spéciale sur Rákóczi et ses compagnons ; c'est alors seulement qu'on put procéder à la rentrée solennelle de leurs cendres dans le sol natal. Malheureusement, douze ans plus tard, la ville de Kassa échut à la Tchécoslovaquie, et le tombeau du grand héros national se trouve



ainsi de nouveau au-delà des frontières du pays qu'il a tant aimé. Cependant, sa gloire brillera toujours d'un éclat immortel ; tous les cœurs hongrois gardent, comme un pieux sanctuaire, la flamme de l'impérissable souvenir.

ALBERT DE BERZEVICZY,
Président
de l'Académie des Sciences de Hongrie.
